

Entrevue avec Antoine Robitaille

Le Devoir, 30 mars 2002

Gadamer ou ce que comprendre veut dire

« La méthode n'est pas la seule condition de la vérité »

Le 13 mars dernier, à 102 ans, s'éteignait Hans-Georg Gadamer, un des grands philosophes du XX^e siècle, père de l'herméneutique. Jean Grondin, professeur de philosophie à l'université de Montréal, a publié une biographie de Gadamer qui a fait autorité en Allemagne, ainsi qu'une introduction à son œuvre. *Le Devoir* l'a joint à son retour des obsèques du maître.

Antoine Robitaille

Certains prétendent que Gadamer est l'homme d'un seul livre, Vérité et méthode.

Sans doute, mais c'est aussi le cas de la plupart des grands penseurs. Vous dites « Platon » et la *République* vous vient à l'esprit. Heidegger a écrit *Être et temps*, etc. Gadamer, c'est *Vérité et Méthode*, bien que ses autres écrits, sur l'art, sur Platon, Aristote, Hegel, Heidegger méritent aussi d'être fréquentés. C'est aussi le cas de ses importants débats avec Habermas ou Derrida, qui ont été très marquants dans les dernières décennies.

Ce chef d'œuvre, Vérité et Méthode, comporte une remise en question de l'hégémonie de la méthode scientifique.

Pour lui, la méthode n'est pas la seule condition de la vérité ...

... vérité que l'on peut découvrir grâce à l'art.

Absolument. Il y a pour lui une vérité, une justesse dans l'art, lequel nous ouvre un monde et nous découvre des choses que nous ne saurions pas sans lui : c'est *King Lear* qui nous apprend ce qu'est l'ingratitude, Kafka ce qu'est le labyrinthe moderne et Leonardo ce que devait être l'annonciation (qu'elle ait eu lieu ou non, peu importe). La vérité artistique a d'ailleurs souvent la vie plus longue que la vérité scientifique. Il suffit de consulter un manuel de physique ou de médecine du XIX^e siècle pour constater que tout cela a passablement vieilli. Ce n'est pas le cas des vérités artistiques. Les pièces de Shakespeare n'ont pas pris une ride, pas plus que les dialogues de Platon, ou les grandes sculptures de l'antiquité. Tout cela nous

parle encore et nous dit ce qui est. En quoi consiste donc cette vérité artistique qui nous interpelle par delà les âges?

Gadamer semble admettre une certaine relativité des perspectives sans abandonner la notion de vérité; contrairement à Nietzsche qui affirme que tout n'est que perspective. Est-ce juste?

Il dit en fait que l'engagement de celui qui comprend est essentiel à la vérité. La vérité qui nous interpelle en est toujours une qui s'adresse à nous. Mais il est clair que dans l'ordre de l'interprétation, on ne peut pas dire n'importe quoi. Le modèle de l'art est ici aussi très éclairant. Pensez, par exemple, à l'interprétation d'une pièce musicale ou, en sciences humaines, au travail de traduction. L'interprète se trouve lié par la partition, par le sens qu'il doit transmettre, même s'il jouit d'un certain espace de jeu. Il ne peut donc pas jouer - ou traduire - n'importe comment. Mais s'il ne s'implique pas, ce sens ne sera pas communiqué. C'est là, au fond, le modèle de Gadamer. Il y a une traduction du sens par l'interprète qui est essentielle à la vérité, mais ce qui doit être traduit, compris, interprété, c'est toujours un sens contraignant et qui nous entraîne. Il ne s'agit pas d'un relativisme.

Peut-on alors faire un lien entre l'herméneutique et la démocratie?

Oui, je crois. L'herméneutique se comprend comme un art du dialogue. L'idée de Gadamer est que l'on ne peut apprendre que par le dialogue. L'âme de l'herméneutique, disait-il, c'est de reconnaître que l'autre peut avoir raison. Ce n'est qu'en prenant conscience de sa finitude que l'on peut s'ouvrir à d'autres horizons. Toute compréhension est le résultat d'une « fusion d'horizons », dit-il. C'est là une de ses métaphores célèbres. Quand je comprends, je comprends toujours une certaine altérité. Mais je ne peux le faire qu'à partir de mon horizon. Par cette confrontation, mon horizon se trouve élargi, métamorphosé par la rencontre de l'autre. On pourrait dire que cette idée est la condition d'exercice de la démocratie. La vie publique, la discussion démocratique ne peut que profiter de la rencontre des idées et des interlocuteurs.

Peut-on y voir les sources de la pensée de Habermas, de ce qu'il appelle « l'agir communicationnel »?

L'influence est très directe. C'est de Gadamer que Habermas a appris que le langage devait être compris à partir du dialogue et de l'entente.

Une question au biographe : y a-t-il un lien entre la critique du positivisme de Gadamer et les difficiles rapports qu'il avait avec son père chimiste?

Certes, mais il faut se méfier du psychologisme à bon marché! Reste que Gadamer a lui-même souvent parlé de cette relation. Célèbre scientifique, son père était auteur d'un manuel constamment remis à jour et encore utilisé aujourd'hui. Les étudiants de médecine et de pharmacie en Allemagne connaissent tous le « Gadamer ». Ce n'est toutefois pas *Vérité et méthode*, mais bien un traité de pharmacologie! Gadamer père n'estimait que les sciences pures, toutes les autres n'étaient à ses yeux que du bavardage. Or, Gadamer fils se passionnait, dès son jeune âge, pour la poésie, pour le théâtre. De quoi décourager le père qui convoqua d'ailleurs Heidegger, professeur de Gadamer, pour s'assurer que son fils s'engageait dans une bonne voie. Le père a toutefois inculqué au fils un très grand sens de la rigueur. Gadamer respecte les sciences exactes et la méthode. Il pense seulement que la méthode ne suffit pas et qu'il n'est pas rigoureux de s'y limiter si l'on veut comprendre quelque chose à la vérité. Il y a aussi la vérité qui se dégage du dialogue, du mot juste et de la rencontre de l'autre. Cette vérité doit plus à la rhétorique, au sens honorable du terme, qu'à la méthode.

Lorsque les nazis arrivent au pouvoir, Gadamer, dit-on, se réfugie dans l'enseignement d'Aristote et de Platon. Certains, par la suite, ont dit à son propos : « qui ne dit mot consent ». Qu'en pensez-vous?

Contrairement à son maître, Heidegger, qui s'est engagé avec enthousiasme pour Hitler en 1933, comme tant d'autres allemands, Gadamer a toujours gardé ses distances. Il n'est jamais devenu membre du parti et pour une raison très simple: il trouvait les nazis très primitifs avec leurs histoires d'antisémitisme. Par ailleurs, les amis très proches de Gadamer étaient juifs. Lui-même était parrain de la fille de Karl Löwith, important philosophe, qui dut s'exiler en 1935. Un ami juif, Jacob Klein, important historien des mathématiques, logeait chez lui en 1933-1934, à une époque où c'était sans doute risqué. Au reste, s'il s'est replié sur son enseignement de la philosophie classique, c'était non seulement pour avoir la paix, mais parce que c'était le seul sens dans un monde de non-sens. Il a d'ailleurs eu du mal à devenir professeur. On lui reprochait de ne pas participer aux organismes du Parti. Il faut peut-être aussi savoir que Gadamer fréquentait à Leipzig Carl Gördeler, l'un des principaux instigateurs de l'attentat manqué contre Hitler le 20 juillet 1944 (sa fille, Marianne Gördeler, me l'a confirmé). C'est lui qui devait devenir chancelier si l'attentat réussissait. Il a été exécuté par les Nazis le 2 février 1945. Il faut peut-être aussi savoir que la future femme de Gadamer, qu'il fréquentait à l'époque, a été condamnée à mort par les Nazis à la suite d'une déclaration qu'elle avait faite

contre Hitler le lendemain de l'attentat : « et le cochon n'est même pas mort! », avait-elle dit... (elle s'est évadée de prison en avril 1945). Si Gadamer, après la guerre, a été nommé recteur de l'université de Leipzig dans la zone d'occupation soviétique, c'est bien évidemment parce qu'il n'a jamais été nazi et qu'il avait toujours su conserver son indépendance. Son cas est donc bien différent de celui de Heidegger. Mais Gadamer a toujours eu la grandeur et l'admirable générosité de lui pardonner son erreur politique (dont il faut rappeler, car les procès d'inquisition contre Heidegger ne cessent pas, qu'elle n'était pas criminelle ni incompréhensible à l'époque) : en 1933, il n'avait pas été le seul à être aveuglé. Son « silence » après 1945, qui fut d'ailleurs loin d'être total, était le fait d'une honte profonde, qu'il a avouée à Jaspers dans une lettre du 8 avril 1950.

INTRODUCTION À HANS-GEORG GADAMER

Jean Grondin, Paris, Cerf, 1999, 240 pages.

HANS-GEORG GADAMER: EINE BIOGRAPHIE

Jean Grondin, Tuebingen, Mohr Siebeck, 1999, 432 pages.